

fut banni de Constantinople; un concile rassemblé à Nicée cassa les anciens canons; et à force d'adresse et d'intrigues elle fit triompher la superstition des images.

Afin de conserver l'autorité suprême, elle refusa pour son fils l'alliance de Rotrude, fille de Charlemagne, craignant que le jeune prince, soutenu par son beau-père, ne se déterminât à réclamer l'exercice du pouvoir. Elle osa même conseiller à Constantin de faire mutiler tous ses parents pour leur enlever l'espoir de parvenir au trône.

Excitée par le prince lui-même, l'armée secoua enfin le joug de l'impératrice mère, et proclama Constantin VI seul maître de Byzance; mais la lâcheté de l'empereur et son incapacité le forcèrent bientôt à rappeler sa mère de l'exil, et à lui rendre le gouvernement des affaires.

Irène, une seconde fois maîtresse du pouvoir, résolut de se mettre à l'abri d'un nouveau caprice de son fils: pour le perdre, elle imagina de le rendre odieux à la nation, et lui conseilla plusieurs mesures arbitraires qui exaspérèrent les citoyens; l'indignation générale fit explosion, et cette femme cruelle, sous prétexte de donner satisfaction au peuple, fit crever les yeux du jeune prince et le renferma dans un cachot.

Par ce nouveau crime elle affermit dans ses mains l'autorité souveraine. Cependant ses désordres et ses exactions ayant fatigué le sénat, elle fut reléguée à Lesbos par le trésorier Nicéphore, qui avait été nommé empereur secrètement par sept officiers du palais. Elle mourut de désespoir dans l'exil, l'an 803. Sous son règne, le jeune Haroun-al-Raschid, le héros des Mille et une Nuits, s'avança jusqu'aux portes de Nicomédie, et força l'empire à payer un tribut aux Sarrasins.

Nicéphore Logothète, parvenu au trône d'une manière indigne, montra une avarice sordide et une cruauté barbare qui rappelaient le fameux Constantin, fondateur de l'empire d'Orient. L'armée d'Asie venait de saluer empereur le patrice Bardanès, qui, se sentant trop faible pour défendre un titre qu'il n'avait pas brigué, se hâta d'abandonner à son compétiteur la dignité souveraine, et sollicita en échange, comme une faveur, le droit de s'enfermer dans un cloître. A cette condition, Nicéphore jura d'oublier tout ce qui s'était passé à l'armée. Néanmoins, aussitôt que Bardanès eut dit adieu à ses soldats, pour renoncer au monde, l'empereur le fit saisir, et donna l'ordre de lui crever les yeux, afin, disait-il, qu'il fût moins distrait dans ses prières; ensuite il s'empara des partisans de ce malheureux, et les fit périr tous jusqu'au dernier dans les plus affreux supplices.

Ce prince cruel était habile politique; il entretint de bonnes relations avec Charlemagne, qu'il préférait avoir pour ami plutôt que pour voisin. Ses guerres contre les Bulgares témoignent de son aptitude à conduire les armées; mais, en refusant à ces barbares la paix qu'ils imploraient, il commit une faute grave; car ceux-ci, poussés par le désespoir, forcèrent son camp pendant la nuit et massacrèrent toute son armée. On dit même que le crâne de Nicéphore servit de coupe au chef bulgare.

Après avoir parcouru les pages sanglantes de l'histoire des empereurs d'Orient, nous devons retracer les cruautés et les crimes des rois franks du huitième siècle.

Dagobert III régna quatre ans, au milieu des désordres et de la confusion générale. Il mourut en 715, laissant pour



héritier de ses états un enfant encore au berceau, nommé Thierry. Pendant le règne de ce prince, mourut Pépin d'Héristel, petit-fils de Pépin le Vieux ou de Landen. Ce duc, surnommé aussi Pépin le Gros, avait assujéti les rois aux maires du palais, et sous son gouvernement commença la suite des rois fainéants. Politique habile, Pépin sut profiter des malheurs de la nation pour préparer le règne de sa famille; il combla de richesses les prélats orgueilleux, qui imposaient leurs sentiments aux peuples abrutis. Les prêtres, enrichis par sa munificence, l'élevèrent bientôt au-dessus des rois eux-mêmes, et le secondèrent dans son projet de s'emparer de l'autorité suprême en Austrasie. Pendant vingt-six ans qu'il gouverna d'abord les états d'Austrasie, ensuite ceux de Bourgogne et de Neustrie, il flatta les grands, caressa le peuple, enrichit l'Église, et affermit dans sa maison le pouvoir qui devait renverser les Mérovingiens.

Avant de mourir, il désigna pour lui succéder son petit-fils Théodoald, et confia la régence du palais à sa femme Plectrude, comme tutrice du jeune maire. Cette princesse ambitieuse avait autrefois été répudiée par son mari pour cause d'adultère, et n'était rentrée en grâce que dans les dernières années de la vie de Pépin. Aussitôt qu'elle eut pris la régence, elle donna l'essor à son caractère impérieux, renferma dans un cachot Charles Martel, son beau-fils, qui lui portait ombrage, et fit plier sous sa tyrannie les prêtres, les grands et le peuple. Les Franks se révoltèrent bientôt contre la domination de cette femme; une ligue se forma, et les Neustriens élurent un autre maire nommé Rainfroy.

Plectrude, maîtresse des trésors de Pépin, leva une armée

formidable, et marcha contre les rebelles. Rainfroy, afin d'exciter le courage de ses troupes, leur confia la garde du jeune roi, qu'il avait fait enlever; et le fanatisme pour la personne des princes était tel à cette époque de barbarie, que la présence de Dagobert suffit pour rendre ses soldats invincibles. Plectrude fut repoussée jusque dans la forêt de Compiègne. Cet échec n'abattit point son courage; la trahison vint à son secours, le jeune prince fut empoisonné, et le pouvoir de la régente devint alors plus grand qu'avant sa défaite.

Charles Martel enfin s'échappa de sa prison, se fit reconnaître duc des Français par les Austrasiens, et, à la tête de leurs troupes, il livra aux Neustriens une grande bataille dans laquelle il les tailla en pièces ainsi que leurs alliés. Cette journée, appelée la mêlée de Vinciac, lui assura l'empire de tous les états de la Gaule. Rainfroy fut obligé de se démettre des fonctions de maire du palais; Chilpéric II fut déposé; et Plectrude, abandonnée de son parti, se réfugia dans un monastère qu'elle avait fondé à Cologne. Depuis cette époque elle disparaît de l'histoire, si complètement oubliée, qu'on ignore même l'année de sa mort.

La vie de Chilpéric II est remplie d'alternatives bizarres: de prince, il devient moine; du couvent, il remonte sur le trône, pour en être aussitôt chassé par Charles Martel, qui met à sa place Clotaire IV. Après la mort du jeune roi, Chilpéric est encore rappelé par le maire du palais, et reprend un sceptre avili. Ce prince, inhabile et incapable, vécut au fond de ses palais, plongé dans les débauches, et mourut couvert du mépris de ses peuples. Il fut enterré à Noyon.

Thierry IV lui succéda en 720. A l'exemple de son prédé-



cesseur, il passa dix-sept ans enfermé au fond de ses palais, et mourut en 757. Il était fils de Dagobert, et se faisait appeler Thierry de Chelles, parce qu'il avait été élevé dans l'abbaye de ce nom. C'est tout ce que les chroniques rapportent sur ce prince.

Pendant ces deux règnes, Charles Martel suivit religieusement la politique de son père; il exerça le pouvoir suprême en refusant le vain titre de roi. Charles était fils d'Alpaïde, concubine de Pépin le Gros, et avait reçu le surnom de Martel ou Martin d'un de ses parents, auquel les Austrasiens avaient confié le gouvernement de leur province. Il dompta les Allemands, les Souaves, les Saxons et les Bavaïois; il convertit les Frisons à la foi catholique, et réunit cette province à la couronne de France. Mais la victoire qui, sans contredit, a le plus illustré son nom est celle qu'il remporta entre Tours et Poitiers sur les Sarrasins, l'an 732. Les Arabes ou Maures, qui s'étaient établis sur les côtes d'Espagne, passèrent la Garonne sous la conduite de leur chef Abd-el-Rahman, et se répandirent dans le midi de la France. Ces peuples intrépides avaient déjà envahi la Bourgogne et l'Aquitaine, lorsque Charles, rassemblant tous les guerriers franks, marcha à leur rencontre, et leur livra une bataille terrible. Le carnage dura un jour entier, et les chroniques du temps assurent que les ennemis laissèrent sur la place trois cent soixante-quinze mille morts. Les auteurs des différentes histoires de France ont attribué le surnom de Martel, qui fut donné au duc Charles, au courage qu'il montra dans cette bataille mémorable, où il écrasait des rangs entiers de Sarrasins comme s'il se fût servi d'un marteau de forgeron.

Les Arabes n'abandonnèrent pas cependant le sol de la Gaule après cette sanglante défaite. Mauronte, un de leurs rois, qui avait établi en Provence le siège d'un nouvel empire, appela à son secours le célèbre Amor, puissant kalife d'Espagne; et aussitôt de nouvelles bandes de Sarrasins, franchissant les Pyrénées, se répandirent comme des torrents dans toutes les provinces méridionales. Charles Martel, à la tête de ses troupes victorieuses, descendit alors dans la Provence, tailla en pièces les Arabes, leur reprit Avignon, Nîmes, Marseille, et les chassa pour toujours de la France. Le vainqueur tourna ensuite sa vengeance contre les malheureux habitants qui avaient été forcés de subir le joug des Maures: il permit aux soldats le pillage des villes, fit violer les femmes, commanda un massacre général, et réduisit en cendres les plus belles cités. Agde, Béziers, Nîmes et Narbonne furent enveloppées dans cette lâche proscription.

Après la mort de Thierry, Charles déclara le trône vacant; mais n'osant point encore prendre le titre de roi, il se fit nommer prince des Français. Les historiens le désignent sous les différentes dénominations de maire du palais, de lieutenant du royaume, de patrice, de duc, de prince; l'auteur de son épitaphe est le seul qui lui donne le titre de roi des Français. Le pape Grégoire III avait recherché son appui, afin de se soustraire à la domination des empereurs grecs, et lui avait même offert le patriciat et le protectorat de Rome. Cette alliance devint le principe de la grandeur temporelle des papes et de la ruine des rois de France de la première race.

Tel fut le résultat de la politique des maires du palais! Cette dignité, dans l'origine, n'était qu'une surintendance des do-



maines du roi; celui qui en était revêtu se nommait major de la maison royale, gouverneur du palais, préfet. Après la mort de Dagobert, la puissance des maires du palais s'accrut, et la décadence de l'autorité souveraine commença. La charge de maire, qui d'abord n'était donnée que pour un temps, fut ensuite accordée pour toute la vie; enfin Pépin la rendit héréditaire dans sa famille. De premiers domestiques les maires devinrent ministres, commandèrent les armées, se firent reconnaître comme ducs et comme princes des Français.

Charles Martel ne jouit pas longtemps de la puissance qu'il avait acquise; il mourut à Quercy-sur-Oise, le 22 octobre 741, à l'âge de cinquante ans. Il fut enterré dans l'abbaye de Saint-Denis.

Ce prince avait légué aux peuples des souvenirs de gloire; mais le clergé, qu'il n'avait pas assez ménagé, n'épargna pas sa mémoire. Saint Eucher, dans une légende, raconte que l'Esprit divin lui a montré dans une vision le terrible Martel tourmenté en corps et en âme, par une cohorte de démons armés de flammes éternelles. Le saint visionnaire ajoute que le lendemain de cette révélation ayant obtenu du roi la permission de faire ouvrir le tombeau de Charles, il y avait trouvé un énorme serpent couleur de feu qui infectait l'air de son souffle pestilentiel.

Après la mort de Charles Martel, ses fils se partagèrent le gouvernement de la Gaule. Carloman eut l'Austrasie, l'Allemagne et la Thuringe; Pépin, la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine; et Griphon, le plus jeune, n'obtint de ses frères qu'un apanage. Ce dernier, mécontent de ces dispositions, souleva une révolte contre ses frères et les obligea

à rendre la couronne de France à Childéric III, fils de Chilpéric II; néanmoins il ne put obtenir un partage plus équitable de la succession de son père, et ses frères le dépouillèrent même des provinces qu'ils lui avaient abandonnées.

Carloman soumit d'abord à ses armes les Allemands, les Bavaois et les Saxons, qu'il gouverna avec sagesse; ensuite les prêtres, profitant de la faiblesse de son esprit, l'épouvantèrent par des contes terribles qu'ils répandaient sur la damnation de son père, et le déterminèrent à abdiquer la puissance royale pour faire pénitence dans le couvent du Mont-Cassin.

Pépin, resté seul maître du royaume, résolut de prendre enfin le titre de roi, but constant des projets ambitieux de sa famille depuis plus d'un siècle. Son premier soin fut de renfermer Drogon, son neveu, dans un cloître; puis il fit raser Childéric III et le condamna à finir ses jours dans le monastère de Sithien, appelé plus tard le couvent de Saint-Bertin, où il mourut, dans l'année 754, en odeur de sainteté.

Le nouveau monarque restitua les nombreux domaines que Charles Martel avait enlevés aux évêques; et par ses libéralités il les engagea à seconder ses démarches auprès du souverain pontife.

Zacharie, qui occupait à cette époque le saint-siège, voulait, comme ses devanciers, se soustraire à l'autorité des empereurs, et sauver la ville sainte de la domination des Lombards. Pépin, adroit, fourbe et ambitieux, s'adressait à un pape non moins fourbe, non moins ambitieux, mais plus avare que lui; le traité fut bientôt conclu, et le maire du palais acheta à prix d'or le droit de s'emparer de la couronne de France. Déjà le peuple était habitué à obéir à ses ordres,



les grands étaient soumis à son autorité et le clergé dévoué à son pouvoir; Pépin n'eut donc qu'à rassembler les notables de la nation, et au commencement de l'année 752 il se fit proclamer souverain dans la ville de Soissons.

Ainsi finit la première dynastie des rois franks, après avoir régné trois cents ans au milieu des débauches, des trahisons, des meurtres et des parricides. Les Carlovingiens, leurs successeurs, se montreront aussi criminels que les Mérovingiens, et les peuples resteront écrasés sous l'odieuse tyrannie des nouveaux rois.

La politique des maires du palais triomphait : Pépin le Gros avait fait la conquête morale et religieuse de la France; Charles Martel, la conquête militaire, et Pépin le Bref plaçait enfin sur son front le diadème des rois. Ses premiers soins furent d'abolir la charge redoutable qui lui avait valu la couronne, et de consolider sa puissance en employant tour à tour la politique, la religion et les armes. Il convoqua à des époques régulières les assemblées de la nation, qui avaient été négligées par les derniers rois; depuis son règne elles eurent lieu chaque année au mois de mai, et changèrent leur désignation de Champs de Mars en celle de Champs de Mai.

Ensuite il entreprit la conquête de la Septimanie : ses troupes ravagèrent les états du duc d'Aquitaine, envahirent la Saxe et la Lombardie; et pendant un règne de seize ans, Pépin fut constamment en guerre avec les princes voisins de ses états. C'est à ce monarque, et non à Constantin comme les ultramontains le prétendent, que le saint-siège doit l'exarchat de Ravenne. Étienne III étant venu implorer le secours de Pépin contre Astolphe, prince des Lombards, lui offrit en

échange de ses services de le sacrer roi de France en présence du clergé, des grands et du peuple.

Cette cérémonie, pour les esprits grossiers de ces temps de barbarie, imprimait un caractère divin à la dignité royale. Pépin accepta les propositions du pontife; et deux invasions sanglantes furent le prix du pacte sacrilège conclu entre l'autel et le trône au détriment des malheureux peuples. Le prince devenu plus puissant asservit le parlement; il déclara que cette assemblée, qui autrefois décidait des affaires importantes de l'état, ne s'occuperait à l'avenir que de règlements de mœurs ou de police; de législatif, le parlement devint un simple conseil; bientôt le prince lui enleva encore le droit de juger les crimes des nobles, et s'attribua le pouvoir de punir selon les besoins de sa politique. Enfin il mourut d'hydropisie à l'âge de cinquante-quatre ans, à Saint-Denis, où il fut enterré le 25 septembre 768.

Pépin était d'une très-petite stature, mais il était doué d'une force herculéenne, qui, dans ces temps, suffisait pour attirer le respect des hommes. On raconte qu'un jour le roi assistant, à l'abbaye de Ferrières, à un combat d'animaux, ordonna aux seigneurs de sa cour de séparer un lion et un taureau qui avaient engagé une lutte terrible. Les spectateurs étaient glacés d'effroi, et personne n'osait obéir au roi : alors Pépin s'élança hardiment dans l'arène; d'un coup d'épée il abattit la tête du lion et renversa le taureau du revers de son glaive; ensuite se retournant vers les Franks, il leur cria : « Eh bien ! ne suis-je pas digne de vous commander ? »

Après sa mort, le royaume fut divisé entre ses fils. Carloman, qui avait en partage la Neustrie, la Bourgogne et la